

# Frank Andriat

## *Entrer dans la lumière*

Propos recueillis par Chantai Berhin-Lenseiaer; photos : Bruno Arnold

Depuis l'âge de treize ans, Frank Andriat avait un rêve ; être écrivain. Mais cette passion ne nourrit pas son homme. Du moins matériellement. Il choisit alors la belle profession d'enseignant et devient professeur de français, précisément dans l'école où il était élève en secondaire, à l'athénée communal de Schaerbeek. Un milieu où les origines sociales et culturelles se croisent et parfois s'entrechoquent. Si la différence fait peur aux uns, elle enrichit les autres. Frank Andriat, devenu écrivain, est de ceux-là. Son inspiration s'illumine du quotidien, là où se vivent les plus belles rencontres.

Comment la pratique de votre métier d'enseignant inspire-t-elle votre écriture ?

La jeunesse, c'est mon quotidien. Mes relations avec les élèves sont bonnes. Ils font mon bonheur.

Le Journal de Jamila, paru en 1986, est inspiré par le contexte de la politique xénophobe d'un bourgmestre de la région bruxelloise dans les années 1980. Mes élèves de l'époque ont vu dans leur boîte aux lettres des tracts avec des propos racistes. C'était révoltant. Or, la plupart d'entre eux étaient nés en Belgique ! Comment pouvaient-ils supporter qu'on leur dise, ici : « Rentrez chez toi ! » et que dans « leur » pays, on les traite en étranger ? Le message de ce livre rejoint le souci spirituel : l'importance de chaque personne, sa profonde dignité.

Dans la Remplaçante, on retrouve les mêmes personnages que dans le Journal de Jamila, sans qu'il s'agisse d'une suite. On y voit comment l'attitude d'un professeur à l'égard de ses élèves peut orienter l'ambiance d'une classe. C'est la réalité de notre quotidien d'enseignant : si l'on regarde négativement quelqu'un, celui-ci adoptera une attitude en rapport avec ce regard négatif. L'inverse est vrai aussi. Il aura tendance à devenir ce que l'on croit de lui. Pourquoi un même groupe d'élèves peut-il changer du tout au tout selon qu'il est en face de tel ou tel professeur, si ce n'est du fait de l'attitude de ce dernier ?

Pour moi, chaque élève est un trésor en devenir. Si je n'étais pas capable de m'émerveiller, je ne serais pas un professeur heureux. Je me rappelle ce petit Kosovar arrivé en Belgique, en début de parcours secondaire sans connaître le français, qui termine brillamment et puis entame des études supérieures ! Quel bonheur ! Quelle richesse de connaître des personnes de cultures différentes ! Pourtant, dans ce milieu particulier de Schaerbeek, j'ai été confronté au rejet de l'autre. Je repense à cette campagne des années 80 qui poussait à la haine raciale. Sans doute est-ce en réaction à ce contexte de racisme qu'ont pu naître mon interrogation et mon cheminement spirituel : et moi, est-ce que je juge mes semblables comme cela ?

Ensuite, vous écrivez des textes plus ouvertement spirituels : Avec l'Intime, Reçois et marche...

On ne peut pas vraiment dire qu'il y ait deux temps dans les publications, un avant et un après, qu'il y ait eu une rupture. L'aspect spirituel était déjà là dans les livres précédents, sans dire son nom. Sous un emballage social. Les valeurs auxquelles je crois étaient déjà présentes depuis le début : la dignité de chaque individu, quelle que soit l'origine de sa famille.

Dans le livre Avec l'Intime, je m'interroge sur la vie, sur le « plus grand que nous ». Le message est sans doute plus clairement exprimé, mais il n'est pas différent de ce qui est présent dans les premiers romans et les suivants.

## *« Quand vous pouvez vous émouvoir de ce qui vous dépasse, vous êtes en mesure de recevoir de l'autre »*

Pour moi, la littérature est un point de rencontre pour pouvoir s'ouvrir à l'autre, dans la richesse de sa différence, un thème que l'on retrouve aussi dans un roman tout récemment paru : Jolie libraire dans la lumière.

Vous dites « Avec l'Intime » et pas « Avec Dieu »...

Le mot Dieu aurait probablement bloqué beaucoup de lecteurs. Personnellement, je n'envisage pas le spirituel avec du « Jésus, Marie, Joseph » à toutes les pages. Avec ce texte, tout le monde peut entrer sans a priori dans la lecture et se laisser questionner. Je l'ai montré à quelques amis venant d'horizons différents. Un ami athée qui est vraiment « à gauche toute », m'a dit : « Tu m'as permis de répondre à mes interrogations fondamentales. » Un autre ami, prêtre lui, m'a déclaré : « C'est comme si tu

## *« Pour qu'il y ait vie, il faut être ouvert à la différence, à l'altérité, à l'autre qui n'est pas moi »*

mon parcours. » Je voulais que ce texte puisse être lu avec autant d'émerveillement par un laïque, un chrétien, ou un bouddhiste. Chacun peut y trouver une nourriture.

Comment la spiritualité est-elle devenue, sinon au centre de votre écriture, du moins plus clairement exprimée comme telle ?

Je ne viens pas d'un milieu chrétien, mais ma mère m'avait fait inscrire au cours de religion catholique, en première primaire. Mais parce qu'elle n'allait pas à la messe, le professeur n'a pas permis que je suive son cours. Quelle claque ! L'image peu reluisante que j'ai eue de l'Église catholique ne m'a pas aidé. Et donc, j'ai suivi un parcours globalement «laïque», sans que je me pose beaucoup de questions.

Plus tard, à la fin des années 1980, la lecture de livres de spiritualité, comme *Se libérer du connu*, de Krishnamurti, m'a beaucoup marqué. Je participais à des groupes de développement personnel, saupoudré de New Age. C'était une première étape : quelque chose en moi s'éveillait vers la réflexion spirituelle. Mais, dans cette logique, tout ne tournait pas rond : je butais contre cette idée d'être toujours le centre et la source de tout. Moi, moi, moi... je suis le nombril de l'univers... Si quelque chose réussit pour moi, ce serait alors uniquement grâce à moi-même ? Quel égocentrisme, dans cette recherche, me disais-je. Et quand c'est l'échec, quel poids à porter, quelle culpabilité ! Vraiment, je n'étais ni convaincu ni satisfait. Je sentais que la vie était plus grande que moi, qu'elle ne se résumait pas à ma petite personne. Ce n'est pas nous qui portons la vie, c'est la vie qui nous porte. Ensuite, j'ai rencontré un médecin venant de l'athéisme, qui cherchait un chemin et a découvert Dieu. Cet homme m'a emmené là où il a trouvé une lumière : à La Roche d'Or, un Foyer de charité, à Besançon. Par cette rencontre, c'est la vie qui me portait.

Par la suite, ce sont toujours de belles rencontres qui m'ont amené à une découverte essentielle. Et chaque fois, dans des circonstances étonnantes. Pourtant, statistiquement, quelle chance avais-je, au milieu de centaines de gens présents, de tomber, chaque fois qu'il le fallait, sur « la » personne qui allait ouvrir mes yeux et mon cœur ? Pour moi, ces rencontres sont des signes.

Votre premier séjour dans ce lieu de prière a-t-il fait de vous un converti ?

Mon séjour là-bas ne m'a pas converti, mais il m'a comme approfondi. Je me suis retrouvé moi-même et ouvert à « plus grand », « plus intime ». La première fois, en 1991, j'y ai séjourné en silence. Ce passage sans parole est essentiel pour être à l'écoute : de la nature, de l'autre. L'autre : un mot que vous pouvez écrire avec un petit a ou bien un grand...

Cela peut paraître bizarre à dire à propos d'un écrivain, ce quelqu'un qui manie les mots, qu'il est un homme de silence, mais c'est vrai : je suis un homme de silence. Pour entendre la parole, il faut se taire. Même si forcément, en écrivant, je « parle » beaucoup.

Quand vous pouvez vous émouvoir de ce qui vous dépasse, vous êtes en mesure de recevoir de l'autre.

Après ce parcours à la Roche d'Or, mon intérêt pour le spirituel n'a fait que s'amplifier. Et je rejoins l'expérience d'autres écrivains comme Christian Bobin, qui posent leur regard avec tendresse sur les petites choses de la vie. Mais je n'arrive pas tous les jours à poser ce regard !

Un de vos livres, sous les dehors d'un roman, évoque l'expérience de la lumière. Celle d'une conversion ?

Le livre s'appelle Pont désert. C'est le pont des Arts. Tout le livre s'y passe. Un gars venu de la province lâche tout pour se rendre à Paris, la Ville lumière. L'image est importante : il cherche la lumière. Mais à quarante ans, il se retrouve seul, face au vide. Il descend au plus bas, vers le néant et là, il lâche prise et se sent rencontré. Certains, comme l'éditeur, y lisent la rencontre avec Dieu. Un ami écrivain, lui, y voit la rencontre amoureuse qui sauve. Chacun peut lire ce livre avec ce qu'il est, avec ce qu'il porte en lui.

Êtes-vous inspiré par l'Évangile ?

Ce qui m'interpelle, dans l'Évangile, c'est le message de vie qui y est contenu. Une vérité accessible à tous, croyant ou non.

Je suis touché par l'idée d'une parole qui se fait chair. Mon expérience de vie me fait comprendre ce que cela signifie : en écrivant, en enseignant, la parole devient vivante et donne vie.

Pour qu'il y ait vie, il faut être ouvert à la différence, à l'altérité, à l'autre qui n'est pas moi. Et il faut pouvoir aimer cette différence. J'ouvre des portes sur la différence. Je réalise sur le terrain qu'aimer l'autre comme étant différent, c'est s'ouvrir à la vie et lui permettre de grandir. L'Évangile est rempli de cela. Mon chemin de foi va de fragilité en fragilité, par l'ouverture à ce qui arrive, aux rencontres que je fais et qui sont si souvent des moments de grâce. Je cherche à être toujours plus humain, au quotidien. Plus on cherche à être humain, plus on se rapproche de l'intime, de Dieu.

*« Je suis touché par l'idée d'une parole qui se fait chair. (...) en écrivant, en enseignant, la parole devient vivante et donne vie »*